

innocente et dont certes je me serais abstenu si j'en avais pu prévoir les graves conséquences.

Comme il avait été beaucoup parlé, dans ce temps-là, d'une attaque à main armée faite par des brigands contre une ferme à *Gorge de Loups*, vallée située entre le château de la *Duchère* et le faubourg de Vaise, je voulus faire croire à une tentative du même genre sur la maison assez isolée que nous habitions et voici ce que je fis pour cela.

Ayant acheté douze gros pétards, un immense morceau d'amadou et de la ficelle, je découpai le second en fines lanières que je cousis les unes aux autres et dont je fis des mèches de grandeurs différentes mais toutes fort longues afin qu'elles brûlassent longtemps avant d'atteindre les pétards auxquels je les attachai solidement. Puis ces préparatifs faits durant la nuit du 11 juin 1811, (préparatifs auxquels je n'initiai personne,) je me levai à la pointe du jour et fixai, avec la ficelle, les douze pétards au sommet de différents arbres entourant notre demeure, de manière à ce que les mèches pendissent jusqu'à terre dans les broussailles ou dans les haies environnantes ; je remarquai bien la place de chacune d'elles, puis le soir venu et après le souper je fus mettre le feu à toutes et me retirai paisiblement dans ma chambre qui se trouvait au rez-de-chaussée au-dessous de l'appartement occupé par le propriétaire.

Après une demi-heure d'attente, la première détonation se fit entendre ; le silence et l'obscurité la firent paraître formidable ; une seconde plus terrible encore lui succéda ; alors, il se fit un grand vacarme au-dessus de ma tête ; il était évident que tout le monde se levait et courait aux croisées ; puis, l'on descendit et M. F... lui-même, en bonnet de nuit, pâle comme un mort, tremblant comme un lièvre, vint frapper à ma porte ; alors feignant de m'éveiller et me frottant les yeux, je lui ouvris et lui demandant la cause de sa visite de la manière la plus flegmatique.—« Comment, me dit-il, nous sommes attaqués ! vous n'avez « pas entendu les coups de feu ? une balle vient de m'effleurer. » —Eh bien ! lui répondis-je avec un courage qui ne me coûtait guère, il faut se défendre,— et saisissant mon fusil, qui était chargé, je